

À gauche, Hélène, infirmière et exciseuse repentie. Il lui arrive encore de faire semblant d'exciser des fillettes pour qu'on les laisse tranquilles. À droite, sa belle-sœur, exciseuse, pratique toujours dans la région reculée de Guinée forestière.



Face à la honte qui touche les filles « intactes », des Guinéennes font semblant de faire exciser leur enfant. L'honneur et l'intégrité sont saufs. Mais pour combien de temps ?

FAUSSES EXCISIONS LA SOLUTION ?

Aminata* n'a plus le choix. Cela fait des semaines qu'elle bataille contre sa propre mère, contre sa sœur, contre toute la famille de son beau-frère. Un bouclier de femmes déterminées se dresse contre elle. L'excision provoque des infections, des hémorragies, des troubles sexuels et des difficultés à l'accouchement ? On lui répond que la non-excision provoque la honte. Et ici, c'est peut-être le pire de tout... Peut-on risquer de compromettre la vie sociale d'un enfant, ses chances futures sur le marché du mariage, son honneur de femme ? Et puis tant d'autres n'en sont pas mortes, que l'on sache... « L'ignorance coûte plus cher que l'instruction », peut-on lire sur le mur d'une école de Conakry, la capitale guinéenne.

« J'ai fini par dire : "D'accord, on va exciser la petite. Mais c'est moi qui vais rester tout le temps avec elle." » Aminata joue sa dernière carte. Elle sait que si on n'excise pas sa nièce Fatou aujourd'hui, en sa présence, ce sera fait demain – et dans quelles conditions ? Depuis quelques mois, une rumeur venue de Haute-Guinée provoque des vagues d'excisions massives. On dit qu'une épidémie touche les fillettes intactes, qui tomberaient comme des mouches...

« J'ai dit qu'il fallait conduire l'enfant à l'hôpital. » La famille d'Aminata ne se doute de rien. Bien que la loi guinéenne interdise formellement l'excision, de plus en plus de médecins, d'infirmières et de sages-femmes acceptent de réaliser eux-mêmes l'intervention. Dans

leur logique, si cela doit être fait, autant offrir des conditions sanitaires correctes et éviter les mutilations trop sévères, en les limitant à de « simples » diminutions ou ablations du clitoris sans coupure ni suture des lèvres (infibulation). Et puis, c'est une manière pour eux d'arrondir leurs fins de mois.

« À l'hôpital, on m'a laissé entrer seule avec ma nièce. Souvent, chez nous, c'est la tante qui s'occupe de l'enfant durant l'excision et toute la période où elle est sur la natte (la convalescence). » La petite Fatou est bien trop jeune pour comprendre ce qui se trame. Alors qu'il y a une ou deux générations, on excisait les adolescentes au cours d'un processus initiatique de plusieurs mois, aujourd'hui on emmène les fillettes de cinq à sept ans sans un mot d'explication. « Une fois à l'intérieur, j'ai dit à l'infirmière de ne rien couper du tout. »

Hélène, infirmière de formation, a longtemps pratiqué des excisions, contre un ou deux sacs de riz, un coq et quelques milliers de francs. « C'est de mon origine. Mes deux grands-mères étaient exciseuses. On savait, grâce à nos études, qu'il y avait des risques, mais on était obligées de se soumettre à notre coutume. » Jusqu'au jour où on lui a arraché sa fille adoptive, une enfant très faible et souvent malade, pour l'exciser. « Elle avait environ 12 ans. Elle est morte. J'étais vraiment découragée car j'aimais beaucoup cette petite. » L'infirmière décide alors d'« enterrer le couteau » et de se concentrer sur son métier de soins.

FAUSSES EXCISIONS



Pas facile d'être non-excisée quand les voisines pensent que les filles intactes sont impures.



Moussa Camara, second imam d'une mosquée influente, préconise l'excision « light ».

Quand on évoque le sujet des fausses excisions, Hélène prend sa toute petite voix de comploteuse. « Oui, je connais. »

Contre un peu d'argent ou un poulet, elle accepte de jouer le jeu. « Les illettrées continuent vraiment la coutume parce que sinon, à l'école, les autres excisées se moquent. Mais les intellectuelles, les fonctionnaires... Là, elles ont peur. Elles ont compris les conséquences de l'excision. Alors, elles nous demandent de l'aide pour faire semblant. Sinon, elles ont des problèmes avec leurs cohabitantes (co-épouses ou voisines vivant dans la même cour, ndlr). »

Hélène a une méthode bien rodée : « Tu prends la pince et tu tires un peu, sans couper. La petite, elle crie, "ouille-ouille". Elle croit que tu l'as fait. Et puis, on tamponne la Bétadine, on nettoie et on fait semblant de faire un pansement. » Parfois, on entaille légèrement la cuisse de l'enfant pour faire couler du sang. « Après trois jours, on change le pansement. Et puis, quand la petite a fait une semaine de natte, on dit que c'est guéri. On habille l'enfant avec les beaux habits, ils font la cérémonie, ils chantent, ils dansent, ils font à manger. Et tout le monde pense que la petite est excisée. Et l'enfant aussi est convaincue. Elle le dira à ses copines. »

Aujourd'hui, la petite Fatou vit sur le fil. Seule sa tante connaît son lourd secret. Qui dit que sa mère, prise de doutes, ne découvrira pas tôt ou tard la supercherie ? Feindre d'exciser ne supprime pas les causes de mutilations sexuelles : les croyances, les habitudes, les normes... Cela permet juste de sauver des fillettes et de gagner du temps, en attendant que « la honte » change de camp. Pour l'heure, les jeunes intellectuelles guinéennes ont encore des batailles à livrer pour épargner cela à leurs filles.

Dans la petite ville de Kindia, l'imam Moussa Camara partage avec nombre de ses confrères la conviction que l'islam préconise l'excision. « Les hadiths (communications orales du Prophète, ndlr) rapportent que le Prophète, en arrivant à Médine, a rencontré une femme qui pratiquait des excisions. Si c'était quelque chose d'interdit par Dieu, il lui aurait dit d'arrêter. Mais le Prophète a dit : "Si tu dois le faire, fais-le en surface, sans couper en profondeur, sinon, ça va jouer contre la femme pendant l'accouchement." » Selon lui, un bon musulman fait exciser sa fille « mais pas à la façon sauvage ». Une interprétation évidemment très personnelle, confortée par un fait qu'il a pu vérifier lui-même : « Entre une femme excisée et une non-excisée, même l'odeur n'est pas la même. »



Serno, exciseuse traditionnelle, ne sait pas combien de filles elle a déjà coupées : des dizaines, des centaines ?

L'impureté, les mauvaises odeurs et les pulsions sexuelles débridées sont les principaux reproches que l'on fait aux filles intactes.

Serno et M'mah Hawa, « tradi-praticiennes », ne peuvent plus dire depuis combien de temps elles jouent du couteau. Peut-être quarante ans, soixante ans ? Leur conviction est intacte. « Si une fille non-excisée prépare à manger, la sauce n'a pas un bon goût et ça se gâte en une heure ou deux. L'excision diminue les sensations de la femme. Sinon, elle serait tout le temps excitée, elle chercherait les hommes. Elle ne garderait pas son calme. »

Sophie, étudiante en droit de 24 ans, a longtemps fait semblant qu'elle était excisée. « Sinon, les gens se moquent de vous et vous insultent. J'avais honte. » Aujourd'hui, elle témoigne courageusement à visage découvert. Sophie est vierge et non-excisée. Elle étu-

die consciencieusement et ne sort presque pas, alors qu'autour d'elle, des filles mutilées « travaillent à la sueur de leurs fesses ». « Mon message à mes sœurs guinéennes, c'est que ce n'est pas l'excision qui aide la femme à s'abstenir. C'est sa propre volonté, avec l'aide de Dieu. » Puisse-t-elle se faire entendre... CÉLINE GAUTIER

* Les prénoms de la tante et de la nièce ont été modifiés. Le 5 février, c'est la Journée mondiale de lutte contre les MGF (mutilations génitales féminines). Concert « Elevons notre voix contre l'excision » au Botanique à Bruxelles à 20h, avec notamment Sayon Bamba, chanteuse guinéenne très engagée. Infos : www.gams.be et www.intact-association.org

« TOUT LE MONDE PENSE QUE LA PETITE EST EXCISÉE. L'ENFANT AUSSI LE PENSE »

Christophe Smets

FAUSSES EXCISIONS



Les exciseuses ont peur de perdre leur travail, très lucratif. Elles le répètent : les filles intactes sont impures !



Sophie, étudiante, veut être la preuve vivante qu'il n'y a aucun lien entre l'excision et la vertu. Elle est vierge et intacte !



RISQUER D'ÊTRE « DÉNONCÉE »

Fabienne Richard est sage-femme, référente pour les MGF (mutilations génitales féminines) et membre du GAMS Belgique (Groupe pour l'abolition des mutilations sexuelles)*.

Ce phénomène des fausses excisions est-il fréquent en Guinée ?

C'est difficile à chiffrer car les parents ne vont jamais déclarer ouvertement qu'ils ont fait semblant d'exciser. Par contre, ce que l'on sait, c'est qu'en Guinée, la médicalisation de l'excision (par des infirmières, des sages-femmes ou des médecins) augmente. Une enquête de 2005 montrait que 27 % des filles excisées l'avaient été par un professionnel de la santé, contre 10 % pour la génération de leurs mères.

Les Guinéens de la diaspora sont-ils plus enclins à organiser des fausses excisions ?

Non. Ils envoient plutôt la fille au pays pendant les vacances pour qu'elle subisse une vraie excision... Il y a par contre des médecins en Europe qui prônent l'excision symbolique.

De quoi s'agit-il ?

Contrairement aux fausses excisions, où l'on fait croire que la fille a été excisée alors qu'elle est intacte, l'excision symbolique consiste en une petite coupure du clitoris pour que le sang coule, sans qu'il n'y ait véritablement d'excision.

Pour vous, ces fausses excisions, c'est une demi-victoire ou un demi-échec ?

C'est déjà un signe que les parents ont compris que l'excision n'était pas bonne pour leur fille. En soit, c'est positif. Le point négatif, c'est que l'entourage n'est pas encore convaincu de cela. Donc, il y a toujours un risque que quelqu'un s'aperçoive de la supercherie. Lors du mariage ou de l'accouchement, le mari ou la sage-femme peut la dénoncer et réclamer qu'elle soit excisée, même à l'âge adulte. On a eu le cas d'une jeune femme non excisée de Sierra Leone qui a préféré accoucher seule et non à la maternité de peur que la sage-femme ne la dénonce. On a aussi des femmes guinéennes qui sont venues en Belgique pour

protéger leurs filles car elles n'en pouvaient plus de les suivre sans arrêt, de peur qu'on découvre qu'elles ne sont pas excisées.

Ne faudrait-il pas remplacer l'excision par un rite sans mutilation plutôt que de chercher à l'abolir ?

Cela n'est possible que dans les communautés où l'excision s'accompagne d'un rite de passage avec une initiation (les filles partent dans la forêt, où on leur apprend « les choses de la vie »), comme cela se fait par exemple au Kenya. Là, on peut supprimer l'excision et la remplacer par des rites symboliques qui ne touchent pas au sexe des filles.

Or, cet aspect rituel tend à disparaître en Afrique de l'Ouest...

Oui. Aujourd'hui, souvent, on coupe les filles sans explication, sans fête, sans cadeaux, sans apprentissage. Exciser devient un rite identitaire (on marque la personne dans sa chair) plutôt qu'un rite d'initiation. D'ailleurs, on excise aussi de plus en plus tôt : des bébés de quelques mois au Yémen, des enfants de deux ans au Burkina Faso... Il est difficile d'imaginer qu'on puisse remplacer l'excision par une cérémonie ou par une fête d'initiation pour des enfants de cet âge-là.

Pour certaines associations guinéennes, il faut passer par l'excision médicalisée pour arriver à l'arrêt complet de la pratique. Qu'en pensez-vous ?

C'était l'excuse utilisée en Égypte. L'idée était de médicaliser (70 % des cas d'excision aujourd'hui) pour abandonner la pratique en douceur. Mais c'est l'inverse qui s'est produit : plus de 90 % des Égyptiennes sont encore excisées ! La médicalisation renforce le sentiment que l'excision n'est pas un problème. Elle institutionnalise la pratique sans s'attaquer aux questions d'égalité hommes-femmes ou d'atteinte aux droits humains. On évite peut-être les hémorragies et les infections, mais pas les conséquences à long terme. Et puis, mutiler un enfant est en complète contradiction avec la déontologie médicale et le serment d'Hippocrate.

La seule approche valable est-elle l'approche communautaire ?

Oui. Nous prônons le travail au niveau d'un village entier ou d'une communauté entière, car l'excision est souvent un passeport pour le mariage. Il faut donc aussi que les familles acceptent de marier leur fils à des filles non excisées. C'est comme cela qu'on a fait en Chine pour l'abandon de la pratique des pieds bandés.

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉLINE GAUTIER

* www.gams.be